

inct si admirable, oiseaux (qu'à je pensais, à leurs migrations, à leur instinct si admirable, à leurs nids, à mille choses intéressantes que j'avais vues, à d'autres plus curieuses encore que j'avais lues ; et tout-à-coup je me levai pour aller chercher le livre où je copie pêle-mêle ce qui me plaît dans mes lectures, ce qui est charme dans mes promenades, maigre bibliothèque, plus souvent consultée, et avec plus de plaisir peut-être, que les nombreux volumes qui couvrent les tables d'acajou des savants et des riches.

Mon brusque mouvement effraya mes hôtes emplumés ; ils prirent leur droit vers le haut de la croisée, s'élevant dans une direction verticale. En les perdant de vue, je retrouvai en partie mes tristes impressions : une larme se reforme dans mes yeux épuisés. J'enviai l'insouciant bonheur de ces frêles créatures, les ailes qui les conduisent en un clin-d'œil à travers les espaces, comme si en changeant de lieu j'eusse été sûr d'échapper aux sombres pensées dont je venais de me distraire un moment. J'éprouvai cet âpre sentiment qui ravale celui qui l'accueille, j'enviai à une nature inférieure son insouciance et sa joie ; je comptai la cessation du bonheur en elle-même pour quelque chose, c'est être à la veille, de le compter pour tout ; et tout mon cœur se serra petit et desséché.

L'oiseau peut s'envoler, me dis-je enfin ; mais moi, n'ai-je pas mes ailes aussi, et bien autrement puissantes que les siennes ? Quelle est la place, dans l'espace et au-delà de l'espace, où mon imagination ne me puisse transporter ? Quel est le lieu dont l'accès me soit fermé ? A la suite de ce petit oiseau, ne puis-je parcourir un monde tout entier ? Je suis seul, isolé dans ma tristesse ; isolé ! eh ! que de bons et de grands hommes, que d'esprits supérieurs et bienveillants ont accumulé leurs souvenirs pour ma consolation, ont épuisé les richesses de leur esprit pour égayer le mien, m'ont laissé des exemples de tout genre de patience, de courage, et de gaieté aussi, pour animer ma solitude, l'embellir, et me la rendre douce !

Je me parlai ainsi à moi-même, et pour conjurer le découragement que je sentais prêt à renaître, j'ouvris un de mes livres de notes au hasard, et j'y trouvai l'histoire suivante :

LA PERRUCHE DE MA SEUR.

« Puisque vous voulez avoir quelques détails sur cet oiseau vraiment extraordinaire, je vous ferai part seulement de ce dont je puis garantir l'exactitude, parce que je l'ai vu moi-même. La façon de rire de cette perruche est on ne peut plus amusante ; et il est impossible de ne pas partager son excessive hilarité, surtout lorsqu'au beau milieu de ses éclats elle s'interrompt en criant : « Ne me faites pas rire comme cela . . . j'en mourrai ! j'en mourrai ! » Et alors elle recommence des éclats plus bruyants encore. Si vous lui dites : « Eh bien ! Margot, qu'y a-t-il, ma chère ? » Elle vous répond : « Ah ! ça va mal ! j'ai attrapé un rhume, la grippe ! . . . » Alors elle gémit, elle tousse ; puis, faisant un bruit qui ressemble à un long et profond soupir : « Cela commence à aller mieux, » reprend-elle ; et elle se remet à rire.

« La première fois que je l'entendis, j'étais sur l'escalier à donner quelques ordres à la bonne, qui se nomme Babet : il me sembla qu'un enfant appelait au-dessous de moi. « Babet, disait la voix, je me sens mal, bien mal ! » Lorsque je m'informai de ce que c'était que cet enfant et de ce qu'il avait : Eh ! ce n'est que la perruche, répondit la bonne ; elle n'en fait pas d'autres des que je la laisse seule. » Cela se trouva juste ; au moment où la domestique parut dans la chambre, Margot se tut et commença à rire d'un air moqueur.

« C'est chose étrange, en vérité, que de la voir gémir et pleurer invariablement quand on la tourmente, et rire quand on lui fait plaisir. Si l'on tousse, ou si l'on étouffe ; « Ah ! le mauvais rhume ! » s'écrie aussitôt Margot. Un jour que les